

Fredrick D'Anterny

# ENSORCELLEMENT

---

CRIMES & RÉINCARNATIONS

---

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



## NOTE DE L'AUTEUR

Faire revivre des personnages et d'illustres figures historiques n'est pas une tâche facile. Revisiter leurs vies, puis les faire renaître à notre époque sous de nouvelles identités tout en gardant certains de leurs travers, angoisses ou obsessions et en respectant l'essence de ce qu'ils ont été ne l'est pas davantage. Aussi, c'est avec quelques appréhensions, mais également avec beaucoup d'enthousiasme que je m'y risque aujourd'hui. À tous les amoureux d'histoire, de drames passionnels et de suspense, je souhaite un beau voyage «spatio-émotionnel».

PREMIÈRE PARTIE



XVII<sup>E</sup> SIÈCLE

# PROLOGUE

*Environs de Paris, hiver 1643*

Le curé de Pontoise ne s'attendait pas, en ce glacial matin de décembre, à recevoir une misérable en confession. Mais la vieille femme avait insisté auprès du bedeau. L'église était dépeuplée et en décrépitude depuis la grande peste survenue en 1638 et cette femme, qui n'était pas du coin, prétendait avoir plusieurs louis d'or en sa possession...

— Entrez, ma fille, l'accueillit l'homme de Dieu.

Le confessionnal était rudimentaire, en bois brut et noir. Le curé ouvrit le guichet, récita le *Notre Père* et fit un signe de croix de ses doigts gourds. La région n'avait pas connu d'hiver aussi rigoureux depuis des lustres.

— Je vous écoute, ma bonne fille.

La vieille édentée avait la langue lourde. Elle en avait tant à dire qu'elle ne savait par où commencer!

— Mon père, souffla-t-elle, j'ai commis un crime atroce. Si terrible qu'à cause de lui...

Elle parla d'un tableau maudit. D'un ensorcellement très puissant accompli une nuit, il y avait longtemps, au Louvre, en la demeure de feu le bon roi Louis XIII.

— Nous avons donné la vie à ce tableau, mais nous lui avons aussi donné nos âmes.

Le prêtre écoutait, les sourcils froncés.

— Mais ce n'était pas moi, se défendit la vieille. Pas vraiment. Je n'ai pas prononcé l'ensorcellement. C'est ma maîtresse, la Galigäi.

La pauvre se revoyait, encore jeune, grimant l'escalier à vis qui conduisait aux appartements de la sœur de lait de la reine Marie de Médicis. Elle suivait un jeune peintre et un garde.

— J'avais apporté le sang, se rappela-t-elle en frissonnant.

— Le sang, ma fille?

— Oui, mon père. Le sang de Sa Majesté, la reine mère.

— La reine Anne?

— Non. La reine Marie. J'ai été à son service.

La vieille narra la suite d'une voix étranglée. Elle se rendait personnellement responsable de tous les maux qui s'étaient abattus sur le beau royaume de France depuis la mort du roi Henri IV.

— Allons, ma fille, vous déraisonnez, tenta de

la rassurer le prêtre. Les hommes n'ont pas besoin d'enchantement pour répandre le mal.

— Le sang, mon père... Le sang du diable qu'ils ont mis sur les yeux et les lèvres de ce portrait!

La vieille éclata en sanglots. Elle était damnée pour l'éternité. Alors qu'elle tentait de sauver son âme, elle entendait à nouveau dans sa tête les accusations de tous ces grands personnages, les morts comme les vivants, qui la montraient du doigt et la maudissaient d'une même voix.

# 1.

*Trente-trois ans plus tôt, début juin 1610*

Il soufflait sur Paris un vent surnois de tempête. La touffeur de l'air transportait les habituels relents d'immondices ainsi que la voix des sergents du guet en faction aux portes de la ville.

La cloche de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois venait de sonner la dixième heure du soir. Rajustant la fraise en soie qui irritait son cou, Giovanni Petrella songeait avec un brin de superstition que ce vent âpre charriait aussi des parcelles de l'âme de ce Ravallac, dont il avait assisté au supplice quelques jours auparavant en place de Grève. Henri IV, le roi hérétique, était mort et avec lui, espérait-on dans les milieux proches de la reine Marie, la menace d'une guerre entre la France et l'Espagne. Heureusement, le jeune peintre florentin était complètement dévoué à son art et ignorait les choses de la politique.

Il longea la muraille couronnée par ses

## CRIMES & RÉINCARNATIONS

orgueilleuses tours et se hâta vers l'huis à peine dessiné dans le mur; il toqua au battant, puis attendit. Un soldat qui puait l'ail et le mauvais vin le tira à l'intérieur.

Giovanni serrait sa grande toile inachevée sous sa cape. Depuis qu'on lui avait commandé ce portrait de femme, il avait du mal à dormir. Quand il y parvenait, il se voyait entraîné dans une querelle opposant un groupe de gens dominés par deux femmes hautaines aussi dangereuses que cent dragons.

L'escalier à vis était si étroit que Giovanni craignait d'abîmer un coin de son œuvre. De temps en temps, la sentinelle lui lançait un coup d'œil peu avenant. Parvenus sur un palier, un panneau de bois glissa et une silhouette féminine les suivit dans leur ascension.

Mal faite de corps comme de visage, la femme devait avoir une trentaine d'années. Elle était vêtue d'une robe en gros grain et portait un fichu de coton blanc sur les cheveux. Elle gardait obstinément le menton rentré et les épaules courbées comme si elle craignait que les murs, en se resserrant, ne l'écrasent. Une porte s'ouvrit. Une servante aux allures de gladiateur se présenta dans le chambranle. Ses mains étaient aussi larges que des battoirs. La femme au fichu blanc dépassa Giovanni et le garde, et chuchota quelques mots au redoutable cerbère.

— J'apporte le sang, dit-elle.

## ENSORCELLEMENT

Giovanni sursauta. Avait-il bien entendu? Le garde se retira. La femme ajouta, en montrant le peintre du doigt, que ce freluquet-là n'avait aucune épinglette<sup>1</sup> à donner, car la maîtresse l'attendait.

La gardienne hocha sa lourde tête et fit un effort pour tasser sa masse plantureuse. Giovanni suivit un étroit corridor malodorant et parvint à un boudoir précédant une chambre éclairée par de nombreux chandeliers. Quelques regards rapides ici et là le renseignèrent sur l'endroit. Plafonds à caissons, figures allégoriques peintes par des artistes français rétrogrades, murs tendus de précieuses draperies, parquets couverts de riches tapis venus d'Orient. Il se trouvait à coup sûr dans l'ancre d'une des sorcières apparues dans ses derniers cauchemars.

C'était la première fois que Giovanni était mandé au Louvre. Il ne s'était certes pas attendu à y être introduit de nuit comme un malfrat, et conduit à la lanterne dans cette chambre où s'entassaient des coffres en bois munis de cadenas.

La femme au fichu blanc se présenta devant une petite silhouette maigrichonne, vêtue de taffetas noir, debout près d'une grande chaise. Le mot «sang» flotta de nouveau dans l'air vicié. Les deux femmes se passèrent de main en main un petit flacon couleur vermeille. Puis, celle que l'on appelait avec mépris

---

1. L'épinglette désignait, au XVII<sup>e</sup> siècle, une obole ou un pot-de-vin.

## CRIMES & RÉINCARNATIONS

«la Galigai» releva le menton. Giovanni ne put distinguer ses traits, car elle portait un voile qui cachait intégralement sa chevelure et son visage. Sa gorge était prise dans une fraise de soie blanche.

— Approche..., dit-elle.

La voix était grave, forte, masculine. De plus près, sous la lueur tremblotante des chandeliers, Giovanni nota tout de même le front pâle et bombé de son interlocutrice, le grain patiné de sa peau, et son nez à la forte charpente.

— Allons, montre-nous ton œuvre.

Pour réaliser le portrait, le peintre s'était inspiré d'un médaillon qu'une servante lui avait donné. Doucement, avec les gestes d'un artiste amoureux, il posa sa toile sur le chevalet placé devant le lit à colonnades.

— Comme vous me l'avez demandé, je n'ai pas terminé la cape, les joues, les lèvres ni les yeux.

Giovanni songeait à la bourse qu'on lui avait promise. Cet argent lui permettrait soit de rester à Paris, soit de poursuivre son voyage vers les Flandres espagnoles.

Tandis que la servante en fichu blanc se terrait dans l'ombre, un homme pénétra dans la chambre. Il avait belle allure et portait avec arrogance des favoris en broussaille, un pourpoint recouvert d'une longue cape brune, ainsi que des chausses en cuir qui remontaient jusqu'aux genoux. Il échangea avec

## ENSORCELLEMENT

la maîtresse quelques paroles, en italien, à propos de la « ressemblance » existant entre la femme du tableau et la vraie.

Ils hochèrent la tête. Puis la Galigaï rappela sa servante. Celle-ci reparut avec deux pinceaux. Elle tendit également à Giovanni une palette en bois sur laquelle, d'un petit flacon de verre, elle versa un rouge vermeil qui exhalait une odeur assez écœurante.

Devinant ce que l'on attendait de lui, le jeune homme se plaça devant le chevalet. Il se sentait toujours plus à son aise avec un pinceau entre les mains. Il cligna des paupières et se mit au travail. Tout d'abord, il pigmenta très légèrement de rouge le reflet des iris. Il teinta ensuite les lèvres pâles. Il avait donné à son modèle des joues un peu flasques – trait caractéristique qu'on lui avait d'ailleurs expressément demandé! –, ainsi qu'un cou gras et annelé. La peau était laiteuse, le cheveu châtain, les sourcils très épilés, le nez relevé, et les yeux bruns tiraient sur le vert. Pour toute parure, des pendants d'oreilles en perles et un collier assorti. Un flou en dentelle ornait le col, au-dessus de la gorge plantureuse.

Giovanni mélangeait la couleur à mesure. La chaleur était intenable. L'autre homme commençait à s'impatienter.

Le peintre était littéralement fasciné par son modèle. Qui était donc cette dame? Son allure et son maintien lui étaient vaguement familiers sans

## CRIMES & RÉINCARNATIONS

qu'il puisse, pourtant, y accoler un nom. Une torpeur morbide commençait à transpirer de la toile, à engourdir sa main et son bras. Le jeune homme avait hâte de terminer son ouvrage.

La Galigai et son complice se penchèrent sur le chevalet.

— *Bene, bene*, fit la voix rauque.

Après un dernier coup d'œil à sa toile, Giovanni fut entraîné par la servante jusqu'à l'huis. De loin, il entendit la maîtresse se déclarer fort satisfaite du résultat. Elle lui lança aussi ces paroles en patois de Florence, sur un ton si impérieux qu'elles lui couvrirent le front de sueur :

— Tu n'es pas venu ici. Personne ne t'a vu. Tu n'as jamais peint cette toile.

La servante lui remit une bourse. Puis le cerbère aux mains en forme de battoirs le poussa brutalement dans l'escalier.



Éleonora Dori Galigai, dite Leonora, avait tout juste quarante ans. Bossue, noireude, fanée avant l'âge, celle qui se prétendait la sœur de lait de la reine Marie de Médicis vivait en recluse volontaire dans un appartement de trois pièces situé juste au-dessus des appartements de la souveraine.

Sitôt l'artiste sorti, elle joignit ses mains osseuses

## ENSORCELLEMENT

et se répéta intérieurement que ce portrait officieux de Marie était une véritable aubaine. Qui plus est – elle jeta un vif regard à son médecin et astrologue juif portugais qui venait à peine de les rejoindre –, il était fin prêt pour recevoir l'enchantement.

Elle surprit les tremblements de Jeanne, sa stupide servante, la somma de se cacher le visage si elle ne pouvait supporter ce que, déjà, celle-ci appelait «son pêché». Leonora invita ensuite son mari à contempler le chef-d'œuvre terminé.

Concino Concini, aventurier florentin de son état, leva le nez. Il n'avait jamais beaucoup aimé la reine. Ce qui ne l'avait pas empêché, depuis leur arrivée en France en 1601, de la servir avec toutes les apparences du respect et de l'obéissance.

Leonora frémit de rage en l'entendant critiquer l'utilité de cette toile. Son mari, elle le savait, courait toujours après les honneurs et la richesse. Après tout, ce tableau pourrait enfin lui donner la chance d'obtenir le marquisat auquel il aspirait alors que tant d'obstacles et d'ennemis se dressaient sur sa route! Il se permit un de ces rares demi-sourires qui avaient jadis séduit Leonora.

— Commencez, Élie! ordonna-t-elle.

Élie de Montalto, médecin portugais de son état, rechigna :

— Vous ne savez pas les forces que vous mettez en œuvre...

## CRIMES & RÉINCARNATIONS

Baissant les yeux devant la rage muette de sa bienfaitrice, il se tut et officia de mauvaise grâce.

Leonora joignit sa voix à la sienne. Bientôt, lui-même ne murmura l'incantation que du bout des lèvres tandis que la Galigai paraissait littéralement envoûtée. Un restant de sang demeurait dans la fiole en verre. Leonora s'en fit couler sur les doigts. En un geste de froide colère, elle saisit la main gauche de son mari et macula ses doigts du liquide poisseux.

Leonora repensa à leur lointain voyage depuis Florence. Concino était tombé malade, et elle l'avait soigné. Ainsi était né leur amour ou plutôt s'étaient forgées les chaînes qui les unissaient l'un à l'autre – avec le temps, les disputes et cette maladie des nerfs qui la laissait exsangue, elle ne savait plus très bien comment qualifier leur étrange relation!

— Le roi est mort, lâcha sèchement Concino en se rinçant les mains comme s'il avait le démon sur les doigts. Avons-nous vraiment besoin de ces diableries?

— La reine est une balourde. Je préfère m'assurer d'autres moyens. Ce tableau nous protégera.

«Elle est folle, se dit le Florentin en lissant ses fines moustaches, mais elle me sert bien.»

«Son arrogance et sa soif de pouvoir nous perdront», songea au même moment Leonora.

Un peu plus tard, on vint la mander auprès de

## ENSORCELLEMENT

Marie. L'heure était pourtant passée. Mais le service de la souveraine ne souffrait aucun retard.

Jeanne, la servante, reconnut Catherine, la chambrière de nuit de la reine. Toutes deux étaient cousines. Elles se signèrent, car c'était par l'entremise de Catherine que Jeanne avait obtenu le sang.

En passant près de sa servante, Leonora lui ordonna d'aller se relaver les mains.

— Si tu as si peur que le Malin souille ton âme, prie toute la nuit! la railla-t-elle.

Terrorisée, Jeanne ne se le fit pas dire deux fois. Concino Concini emporta la toile. «Bon débarras!» pensa la domestique.

— Et pour le peintre? entendit-elle le Florentin demander à sa femme.

— Il a eu peur. Il a été payé. Il ne parlera pas.



Giovanni avait encore le poids du Louvre sur les épaules. Entre les murs du palais, il s'était senti oppressé, épié. Et cela avait peu à faire avec les odeurs de crasse, d'urine et de moisissure!

Il traversa le Pont-Neuf. Le vent s'était calmé. Il déambulait à présent dans la rue Dauphine, construite sur des terrains extorqués aux Augustins par le roi Henri. Les maraudes de la nuit, ombres efflanquées

## CRIMES & RÉINCARNATIONS

longeant les maisons blêmes, ressemblaient à des spectres fragiles.

Son poignard passé dans sa botte – l’humble citadin comme le riche seigneur prenaient les mêmes risques à circuler la nuit dans Paris! –, il savourait à l’avance le pichet de vin épicé qu’il commanderait à son logeur. Une faim de bon vivant le prenait aux entrailles. Étrangement, il songeait aussi à sa pauvre mère qui travaillait comme lingère, en Toscane, dans une maison où s’entassaient des malades. Il regrettait de l’avoir quittée pour courir le monde.

Il passa sous l’enseigne d’un savetier. La Seine coulait tout près. Son logis n’était plus qu’à quelques toises.

Soudain, un bruit de galoches résonna sur le pavé. Il se retourna et sentit le froid d’une lame entrer dans son ventre. Une face rougeaude occupa tout son champ de vision. Un flot de sang remonta dans sa bouche. Il vit rouge, puis noir. On lui trancha la gorge.

Deux autres malandrins surgirent. Le cadavre de Giovanni fut rondement dépouillé de tous ses vêtements. Les assassins tirèrent le corps sur la berge, puis le fourrèrent dans un gros sac de toile qu’ils alourdirent de pierres. Ils le jetèrent ensuite à l’eau. Les fonds marécageux du fleuve garderaient ce lascar comme d’autres avant lui.